

De l'amitié

(I, 28)

Au demeurant, ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion¹ ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoi je
5 parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre d'un mélange si universel² qu'elles effacent, et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : Parce que c'était lui, parce que c'était moi. Il y a au-
10 delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sais quelle force inexplicable et fatale³, médiatrice⁴ de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus, et par des rapports que nous oyions⁵ l'un de l'autre qui faisaient en notre affection plus d'effort que
15 ne porte la raison des rapports⁶, je crois par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms⁷. Et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut
20 si proche que l'un à l'autre. Il écrivit une Satire Latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la précipitation de notre intelligence⁸, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer et ayant si tard commencé (car nous étions tous deux hommes faits : et lui
25 plus de quelque année⁹) elle n'avait point à perdre temps. Et

1. hasard

2. absolu

3. voulue par le destin

4. qui a servi d'intermédiaire dans

5. entendions

6. plus d'effet que n'en exerce normalement la connaissance par ouï-dire

7. Nous nous sommes d'abord connus de nom.

8. la rapidité de notre bonne entente

9. La Boétie avait trois ans de plus que Montaigne.

25 n'avait à se régler au patron¹ des amitiés molles et régulières, auxquelles il faut tant de précautions de longue et préalable conversation². Celle-ci n'a point d'autre idée³ que d'elle-même, et ne se peut rapporter qu'à soi. Ce n'est pas une spéciale considération, ni deux, ni trois, ni quatre, ni
30 mille : c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui ayant saisi toute ma volonté l'amena se plonger et se perdre dans la sienne, qui ayant saisi toute sa volonté l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence⁴ pareille. Je dis perdre à la vérité,
35 ne nous réservant rien qui nous fût propre, ni qui fût ou sien ou mien.

INTRODUCTION

Montaigne situe au centre même du premier livre le récit de son expérience de l'amitié. Il distingue l'amitié entre deux hommes adultes des autres types de relations que l'on appelle par abus de langage « amitiés ». Entre un père et un enfant, on ne saurait parler d'amitié, puisque cette relation n'implique ni choix ni parfaite réciprocité : le père corrige l'enfant, qui le respecte. Quant à la relation homosexuelle, courante chez les Grecs, elle excluait l'égalité, dans la mesure où l'un des deux partenaires était nettement plus âgé que l'autre. Fondée comme l'amitié sur un choix volontaire, la relation entre un homme et une femme n'a pas la stabilité de l'amitié puisque l'amour est prisonnier des passions (jalousie, désir), et que, sitôt rassasié, le désir physique s'évanouit.

Ce n'est pas là amitié, dit Montaigne : seule l'amitié entre deux hommes égaux mérite la palme. Refusant que soient qualifiées d'amitiés de simples relations, Montaigne leur oppose la fusion des âmes, qu'il a connue avec La Boétie. Il raconte ainsi leur rencontre

1. sur le modèle

2. échange

3. modèle

4. concours

exceptionnelle et suggère avec émotion que cette amitié, fondée sur une reconnaissance mutuelle, constitue une expérience ineffable.

PREMIER AXE DE LECTURE

UNE AMITIÉ EXCEPTIONNELLE

Tandis que les « accointances » ordinaires se nouent par l'effet du hasard ou de l'intérêt, l'amitié de Montaigne et La Boétie est voulue par le destin, qui a mis en présence les deux hommes et les a fait se reconnaître et se fondre l'un dans l'autre.

Une amitié voulue par le destin

Plusieurs termes soulignent le caractère fatal de cette amitié. D'une part, des adjectifs indéfinis introduisent l'influence du Ciel : « (je) ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union », « je crois par quelque ordonnance du ciel ». D'autre part, les deux amis sont mus l'un vers l'autre, comme le dit le pronom de la médiation « nous » : « Nous nous cherchions avant que de nous être vus. » Enfin, l'événement est interprété *a posteriori* : « ayant si peu à durer » ; en effet, Montaigne ne pensait pas, en rencontrant La Boétie, qu'il mourrait si tôt. Cette réinterprétation crée une dramatisation qui renforce l'idée de prédestination : « elle n'avait point à perdre du temps ». Montaigne répond ici à l'idée d'Aristote, selon lequel l'amitié a besoin de temps pour se construire.

Une amitié unique

Cette amitié est unique. En témoigne leur mutuelle reconnaissance lorsqu'ils se rencontrent « en une grande fête et assemblée nombreuse », alors qu'ils ne se sont encore jamais vus. Reconnaissance, parce que Montaigne et La Boétie sont déjà entrés en contact littéraire (« des rapports que nous oyions l'un de l'autre ») : Montaigne, en particulier, a lu certains textes de La Boétie, en particulier son *Discours de la servitude volontaire*. Il le dit peu avant notre texte : c'est ce livre qui lui « donna la première connaissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié, que nous avons nourrie, tant que Dieu

a voulu, entre nous, si entière et si parfaite». Cette rencontre exceptionnelle annonce déjà le caractère singulier d'une amitié qui échappe «au patron des amitiés molles et régulières». Montaigne a l'honnêteté de ne pas dénigrer ces amitiés ordinaires : certes, elles sont un lien entre les âmes («par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent»). Pour autant, il les présente de façon restrictive : elles ne sont «qu'accointances et familiarités», relations sociales sans profondeur.

SECOND AXE DE LECTURE

UNE EXPÉRIENCE DES LIMITES

| L'ineffable

Le caractère absolu des mots employés suggère que cette amitié exceptionnelle est expérience des limites, d'où la difficulté à traduire ce qui dépasse les mots. Souvent, Montaigne interrompt son récit pour souligner que son expérience n'a pas de commune mesure avec le langage ordinaire : «Il y a au-delà de tout mon discours [...] je ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union.» Les hésitations et les tournures négatives : «Je sens que cela ne se peut exprimer», ou encore «je ne sais quelle quintessence» laissent entendre l'émotion que continue d'éprouver Montaigne vingt-cinq ans après l'événement. Seul le temps lui a permis d'approcher l'inexplicable : «Parce que c'était lui, parce que c'était moi.» Ces deux propositions parfaitement symétriques et qui paraissent être le miroir l'une de l'autre ont été ajoutées l'une après l'autre sur l'«Exemplaire de Bordeaux» (c'est-à-dire dans une addition postérieure à 1588). Elles forment un alexandrin et semblent signifier que seul le langage poétique permet de faire comprendre le choix mutuel des deux amis.

| La fusion

C'est dire que l'amitié est défi au langage. Ce défi, Montaigne cherche à le faire percevoir en recourant aux images de la fusion. Les

amitiés ordinaires sont en vérité des relations dont les partenaires «s'entretiennent», là où l'amitié qui unit Montaigne à La Boétie est mélange. L'image chimique est renforcée par les verbes pronominaux qui marquent la fusion : «se mêlent», «se confondent». Plus loin, Montaigne revient sur cette idée d'alliage : «C'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena à se plonger et se perdre dans la mienne.» La répétition symétrique des termes permet de signifier l'égalité et la réciprocité totales de cette amitié qui est parfaite communication, alors que, dans les autres relations, règne souvent l'incompréhension. La véritable amitié change le sens des mots, et fait en particulier disparaître les notions d'identité et d'altérité : «Je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fût propre, ni qui fût ou sien ou mien.» Aucune parcelle des deux êtres n'échappe à cette fusion des volontés, qui unit les âmes dans l'égalité.

CONCLUSION

Remarquable par sa situation centrale mais surtout par sa tonalité ardente et mélancolique, ce texte met en valeur l'expérience unique de l'amitié dans l'existence de Montaigne. L'engagement absolu que représente l'amitié à ses yeux exclut en effet la possibilité d'avoir plusieurs amis. Il a perdu le seul confident qui pût lire en lui à livre ouvert, et c'est ainsi qu'il s'est trouvé contraint à l'introspection solitaire. Il a encore cherché à transformer en présence l'absence éternelle de son ami, puisque c'est grâce aux *Essais* que La Boétie se trouve immortalisé par la figure de l'ami exemplaire.